

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

PERSÉCUTIONS EN RUSSIE.

Nous attachons une grande importance à la manière dont le Journal semi-officiel s'explique sur la persécution russe. Ses articles nous donnent lieu d'espérer que la France, dont la mission est toute catholique, saura enfin remplir cette mission sacrée, en protégeant de son influence les intérêts de la religion, si odieusement persécutée par le schisme et par l'hérésie. De tels témoignages de sympathie pour les catholiques opprimés ne seront pas stériles; et la publicité que reçoivent les réclamations du Saint-Siège, ravivera les sentiments de foi et de fidélité dans tous les cœurs chrétiens. En voici quelques extraits.

*Ami de la Religion.*

« Il y a dans le *Manifeste* du Pape contre la Russie deux ordres de faits : les uns qui concernent l'ambition de l'Eglise grecque-unie ; c'est une révolution faite et accomplie depuis 1839 : les autres qui concernent les atteintes portées à l'Eglise catholique et les efforts faits pour la détruire ; cette révolution n'est pas encore accomplie, elle est en cours d'exécution. Ces deux ordres de faits se rapportent à la même œuvre, l'anéantissement du catholicisme dans l'empire de Russie ; car l'Eglise grecque-unie faisait essentiellement partie de l'Eglise catholique et se rattachait à l'unité romaine, tandis qu'elle est aujourd'hui séparée, et s'est confondue avec l'Eglise grecque. Cet anéantissement du catholicisme en Russie rentre à son tour dans le plan formé par l'empereur Nicolas d'anéantir tout ce qui perpétue ou représente la Pologne. *Le premier coup de canon qui sera tiré tuera la Pologne*, disait-il en 1831, en commençant la guerre de Pologne. Il n'a point oublié, depuis dix ans de soumission, cette parole du champ de bataille ; et comme aujourd'hui il ne reste plus de la Pologne que le catholicisme, c'est au catholicisme que s'en prend l'empereur Nicolas : il veut le détruire, comme le dernier et le plus fort principe de la nationalité polonaise, comme la dernière liberté et la dernière indépendance qui reste à ce malheureux peuple, comme le dernier obstacle enfin à l'établissement, dans son vaste empire, de l'unité de lois et de mœurs, d'idées et de culte....

« Faisons maintenant l'histoire de l'abolition de l'Eglise grecque-unie, et signalons d'après le *Manifeste* du souverain Pontife, les moyens employés pour arriver à ce but.

« L'abolition de l'Eglise grecque-unie est une réaction contre les œuvres du catholicisme au seizième siècle. On voit que le gouvernement russe reprend les choses de haut (1). Au seizième siècle, la Pologne était puissante et glorieuse. Elle possédait la Russie-Blanche et la Lithuanie, et l'Eglise grecque de ces deux provinces tenait alors à l'Eglise catholique romaine de Pologne. A Dieu ne plaise que nous prétendions que la politique n'eût point aussi sa part dans cette union ! Nous devons remarquer cependant deux choses sur cette union : la première, c'est que ce fut vraiment une union entre deux Eglises, et qu'il y fut question de théologie (on verra pourquoi nous faisons cette remarque), puisque l'Eglise grecque accepta le dogme de la Trinité, tel que le professe l'Eglise romaine ; la seconde, c'est que cette union se fit selon l'esprit de conciliation qu'a toujours montré la cour de Rome. En effet, les coutumes et les rites de l'Eglise grecque furent respectés : rien ne fut changé des choses qui ne touchaient point au fond du dogme. Rome ne craignit pas de constituer à côté de l'Eglise catholique l'Eglise grecque-unie ; elle ne voulut pas imposer une conformité tyrannique ; elle maintint la liberté dans l'unité ; et même nous voyons citée dans les documents du *Manifeste* pontifical une bulle du Pape Benoît XIV qui défend aux Grecs-unis de passer de leur rit au rit latin : tant le Saint-Siège s'inquiétait peu de l'indépendance de cette Eglise ! Cette indépendance même

(1) Le *Journal des Débats* semble croire que le gouvernement russe n'a commencé la guerre contre l'Eglise grecque-unie que depuis la dernière révolution de Pologne. C'est une erreur. Depuis le jour même de l'union, la Russie a toujours persécuté l'Eglise unie, et a constamment cherché à la détacher de l'Eglise romaine.

Dans le récit de ses persécutions, les *Débats* ne parlent jamais que de la Russie-Blanche et de la Lithuanie. Cependant l'Ukraine, ou Russie-Noire, la Podolie, et, lors des possessions actuelles de l'empire, la Gallicie, ou Russie-Rouge, ont subi la même oppression. L'union avait été établie dans ces trois provinces aussi bien que dans la Russie-Blanche et dans la Lithuanie, et les persécutions de Catherine avaient été telles, que sous son règne la population inférieure apostasia presque tout entière. Les moyens employés par Catherine ne furent ni moins odieux ni moins perfides que ceux auxquels a recouru Nicolas. La noblesse seule put lui résister, et dans son sein la réaction fut telle, qu'une grande partie de ses membres passèrent au rit latin. L'empereur actuel ne fait donc que compléter l'œuvre de ses prédécesseurs : Nicolas réalisa dans la Russie-Blanche et dans la Lithuanie, ce que Catherine avait déjà réalisé dans l'Ukraine, ou Russie-Noire, et dans la Podolie.

était utile et salutaire ; car elle pouvait engager l'Eglise grecque schismatique à se réunir à son tour à l'Eglise romaine, en lui montrant combien le joug de Rome était facile et doux. C'était une sorte de pont établi entre les deux Eglises d'Occident et d'Orient.

« Cette union de l'Eglise grecque avec l'Eglise romaine date de 1594. Elle fut confirmée en 1596 par le pape Clément VIII (*Manifeste*, page 45.) La rupture de cette union date de 1839. C'est en 1839 que les évêques grecs-unis ont déclaré dans le synode de Polotsk qu'ils abandonnaient l'Eglise romaine et s'unissaient à l'Eglise russe.

« Cette nouvelle union ne ressemble en rien à la précédente, ni pour le fond, ni pour la forme. Ainsi aucune réserve n'est faite pour le maintien des usages et des rites adoptés depuis cent cinquante ans dans l'Eglise grecque-unie. Le synode de Polotsk prend les coutumes et les rites de l'Eglise russe ; quelques pauvres prêtres seulement, à qui on a fait signer des pétitions pour cette union, demandent qu'il leur soit permis de continuer à se faire la barbe et de porter leurs habits accoutumés : voilà la seule réserve que nous trouvons en faveur de la liturgie de l'Eglise grecque-unie. Cette docilité de l'Eglise grecque-unie en 1839, comparée avec les réserves légitimes qu'elle faisait en 1594, témoigne de la différence des pouvoirs avec lesquels elle traite en 1594 et en 1839. En 1594 elle traite avec Rome, qui est un pouvoir fondé sur la conscience, et qui, à ce titre, conçoit la discussion et tolère les réserves qui n'attaquent pas le dogme. En 1839 elle traite avec le despotisme russe, qui est fondé sur la force. Là, tout à la rigueur d'une consigne ; il n'y a ni débat, ni exception possible.

« Un autre trait caractérise encore mieux la différence entre l'union de 1594 et celle de 1839. Dans l'union de 1839 il est à peine question, qui le croirait ? de théologie : l'Eglise grecque-unie croyait à la Trinité selon le dogme romain ; elle va y croire désormais selon le dogme bysantin ; mais le synode de Polotsk ne s'inquiète pas d'exprimer les motifs de ce changement de croyance. Le synode de Saint-Petersbourg, qui reçoit les laïques du rit grec-uni dans la communion de l'Eglise russe, n'est pas plus pointilleux à ce sujet. Il ne demande pas à ces défectionnaires de l'Eglise romaine pourquoi ils l'abandonnent ; il ne leur demande aucune abjuration ni aucune profession de foi. Il les prend comme ils se présentent, sans explication. De quoi donc est-il question dans l'acte de réunion de ces deux Eglises, puisqu'il y est à peine question de la Trinité, du purgatoire et des points qui divisent l'Eglise d'Occident et l'Eglise d'Orient ? Il est question à chaque instant de la nationalité russe que l'Eglise grecque-unie n'avait jamais abjurée de cœur, et qu'elle reprend avec empressement, de l'unité réelle et civile de l'empire russe qui va couronner le retour des Grecs-unis, du joug des étrangers que l'Eglise grecque-unie secoue enfin pour revenir à son ancienne patrie, du bonheur que vont avoir les Grecs-unis de pouvoir dorénavant être et s'appeler entièrement russes. Que dirons-nous enfin ? dans cet acte d'union entre deux Eglises, tout est politique ; rien n'est théologique. Tout décide l'origine de cet acte, qui vient des bureaux de la secrétairerie d'Etat. Là, en effet, il est tout simple qu'on se préoccupe de la signification politique d'un pareil acte ; il y a un plan pour rendre entièrement russes les provinces, autrefois polonaises, de la Russie-Blanche et de la Lithuanie, en attendant que la métamorphose puisse s'étendre au royaume de Pologne ; là, l'abolition de l'Eglise grecque-unie fait partie de ce plan de transformation, et c'est sous ce point de vue qu'on a dû la considérer : car les hommes d'Etat et les philosophes de la secrétairerie d'Etat se soucient peu de la diversité des croyances sur la Trinité et sur le purgatoire ; ils font de la politique et non de la théologie. Mais les deux synodes, chargés de pouvoir aux dehors de cette transformation, auraient dû effacer avec plus de soins les traces de l'opération politique.

« Quoique la métamorphose se soit faite fort lestement dans le synode de Polotsk, il a fallu cependant beaucoup de temps et beaucoup de soins au gouvernement russe pour la préparer et pour l'accomplir. S'il a trouvé à ce sujet des facilités encourageantes dans les membres du haut clergé grec-uni, il a trouvé de nobles résistances dans les prêtres inférieurs et dans les fidèles. Il y a eu là des scènes de martyre et des scènes de persécution qui, révélées ou présentées pour la première fois dans tous leurs détails par le *Manifeste* pontifical, reportent involontairement la pensée vers les temps de la primitive Eglise...

« Nous exposerons rapidement quelques-unes de ces persécutions...

« Un ukase de 1828 établit un collège, c'est-à-dire un ministère particu-

lier pour la direction des affaires de l'Eglise grecque-unie. Séparer l'administration de l'Eglise catholique, c'était peut-être indiquer qu'on voulait, autant que possible, séparer les deux Eglises et ôter à l'Eglise grecque-unie la force qu'elle tiroit de son rapprochement avec l'Eglise catholique : mais on pouvait dire aussi qu'on voulait seulement donner à l'administration de cette Eglise plus d'indépendance et plus de stabilité. C'est à partir de 1832 que le plan d'abolition se développe tout entier.

Il y avait au sein de l'Eglise grecque-unie un ordre religieux, l'ordre de Saint-Basile, riche, puissant, éclairé, qui entretenait dans ses monastères des écoles où les jeunes ecclésiastiques étaient élevés dans l'esprit de l'union avec l'Eglise catholique. Cet ordre représentait l'union de 1594 : il en perpétuait l'idée et les principes : ce fut lui qui reçut les premiers coups. Il fut chassé de ses plus anciens monastères, sous prétexte que quelques-uns de ses moines s'étaient réjouis des succès de l'armée polonaise.

Le gouvernement, maître désormais des séminaires de l'Eglise grecque-unie, y fit élever les jeunes clercs dans les idées de l'Eglise russe, et se prépara la génération qu'il fallait à ses desseins. Bientôt il changea les Missels de l'Eglise grecque-unie, les cérémonies, les rites, la forme même des édifices religieux, établissant partout les usages et les formes de l'Eglise russe. En vain le peuple résistait aux innovations qu'on décorait du nom de retour aux anciennes coutumes de l'Eglise d'Orient. Les évêques gagnés et soumis donnaient l'exemple. Mais ces procédés avaient encore quelque chose de timide et de lent qui répugnait à l'esprit d'un gouvernement despotique. On s'enhardit.

Les agens du gouvernement russe convoquèrent dans un grand nombre de paroisses quelques habitans, et leur firent signer, par argent ou par violence, des actes d'adhésion à l'Eglise russe ; et en vertu de ces actes, tous les habitans de la commune furent, bon gré, mal gré, déclarés membres de l'Eglise russe. S'ils voulaient rester catholiques et Grecs-unis, ils étaient traités d'apostatés, de relaps, et punis comme tels. En même temps l'Eglise latine était convertie en Eglise grecque ; l'ancien curé était chassé, et un prêtre russe venait prendre sa place. Les pauvres habitans de la paroisse d'Uzszaz avaient ainsi été déclarés à leur insu membres de l'Eglise russe. Mais quand le prêtre russe arriva, les habitans s'écrièrent qu'ils voulaient mourir dans la foi de leurs pères ; que jamais ils n'avaient voulu ni ne voulaient avoir d'autre religion. Alors les agens qui accompagnaient le prêtre russe se jetèrent sur ces ouailles récalcitrantes, arrachant les cheveux des uns, frappant les autres à la tête et faisant couler leur sang, mettant en prison ceux-ci, emmenant ceux-là avec eux comme des condamnés. Et comme on voyait que ces moyens ne réussissaient pas, il fut ordonné qu'aucun prêtre catholique ne pourrait les entendre en confession ou leur administrer les sacrements. Mais ces pauvres gens répondaient dans leur pétition à l'empereur : " Nous demeurerons sans prêtres ; nous ferons nos prières à la maison ; nous mourrons sans prêtres, nous confessant les uns aux autres ; car nous n'embrasserons point votre foi." Ce qu'il y a de touchant dans les plaintes de ces habitans d'Uzszaz, c'est de voir qu'en dépit de la persécution, ils continuent, avec la pieuse fidélité du caractère russe, à croire en la justice de leur empereur (2). " Monarque, disent les habitans de la paroisse de Labowiez, après avoir exposé les tourmens qu'ils endurent, Monarque, défendez ceux qui souffrent pour la foi.

Pendant que les paysans russes de l'Eglise grecque-unie invoquent contre la persécution le prince qui l'ordonne, les généraux russes en Pologne, afin de calmer les esprits effrayés du bruit de ces conversions violentes, écrivent aux évêques pour les forcer de démentir parmi leurs paroissiens la prétendue intention du gouvernement russe de convertir les catholiques à " la foi grecque-russe," et d'éteindre les fausses rumeurs semées par des hommes malveillans. Ce désaveu solennel, proclamé par le président de la commission des cultes en Pologne, est du mois de mars 1838, et la réunion avec l'Eglise russe date du 12 février 1838.

A prendre pour sincère le discours du président des cultes, ce serait donc pendant l'année 1838 que la grâce divine aurait changé le cœur des Grecs-unis et les aurait tournés vers l'Eglise russe. Aussi, selon les pièces annexées au *Manifeste*, rien n'a manqué pendant cette année pour décider la conversion des Grecs-unis : achats d'adhésions aux prix d'un demi-sac de farine où de force d'eau-de-vie donnée gratis ; promesses de liberté aux serfs qui se convertiraient, et promesses suivies de parjures ; gendarmes envoyés comme apôtres et frappant à coups de knout les populations qui refusaient d'abandonner la foi catholique ; églises russes partout ouvertes, tandis que les églises latines sont fermées. Mais l'Eglise ouverte reste vide ; elle n'a pour fidèles que le prêtre russe et les soldats. " Voulez-vous voir, dit une relation citée par le *Manifeste*, voulez-vous voir une population rassemblée en prière ? allez dans les villages pendant la nuit ; approchez-vous de l'Eglise fermée ; là vous entendrez le peuple gémir et pleurer, agenouillé à la porte. Leurs larmes sont la rosée qui précède le lever de l'aurore."

"Après l'acte d'union de 1839, même résistance dans le peuple et dans

le clergé secondaire ; car ne croyons pas que parmi les prêtres tous répondirent, comme quelques curés de bonne composition : " Pourvu que je continue à me faire la barbe, pourvu que je ne change pas mes habits accoutumés et que je reste toujours curé de ma paroisse, je me confie pour le reste aux intentions du gouvernement, et je ferai tout ce que me prescrira l'autorité supérieure." Non ! le plus grand nombre résista à l'apostasie. Alors les uns furent réduits à l'état de paysans et déclarés serfs ; des docteurs en théologie furent envoyés dans les couvens et les séminaires russes, pour y remplir les fonctions de domestiques ; d'autres furent jetés en prison, quoiqu'ils fussent vieux et malades, et ils y mouraient. Un prêtre de quatre-vingts ans, relégué dans un couvent grec, y fut frappé sans pitié par ses geôliers, et enfermé sans nourriture dans la prison. Il pria et cria toute la nuit : " Ayez pitié de moi, mon Dieu !" et vers le matin, comme il entendit qu'il y avait dans le cachot voisin du sien un autre prêtre catholique, enfermé comme lui, il se confessa à lui à travers la porte, et mourut épuisé de froid et de faim.

Voilà par quels moyens a été consommée la rupture de l'union de 1594 ; voilà comment s'est accomplie l'abolition de l'Eglise grecque-unie en Lithuanie et dans la Russie-Blanche. L'empereur a ordonné, et à son commandement deux millions de catholiques ont changé de communion. Ici le pasteur n'a point été frappé et les brebis dispersées ; le pasteur a été acheté, et les brebis ont été louées malgré leur résistance. L'empereur n'a pas connu sans doute les moyens employés pour opérer les conversions ; ou, s'il les a connus, l'idée qu'ils étaient employés contre des complices ou des partisans secrets de l'insurrection polonaise lui en a adouci l'idée ; et maintenant qu'il en a fini avec les Grecs-unis, il veut, si nous en croyons l'auteur du livre *Persécutions et Souffrances*, il veut s'occuper des Latins.

Ici commence une nouvelle série de faits : la persécution ne s'exerce plus contre les Grecs-unis qui disparaissent de la scène depuis 1839. Elle s'exerce contre les catholiques de la Lithuanie, de la Russie-Blanche et surtout du royaume de Pologne. Il ne s'agit plus de ramener à l'Eglise russe une Eglise intermédiaire ; il s'agit de lui soumettre une Eglise toute différente.

Voici de nouveaux détails à ajouter à tous ceux que nous avons déjà publiés sur les persécutions qu'exercent en Pologne les dignes agens de l'empereur Nicolas :

Des quatre diocèses du rit grec-uni, que l'on comptait naguère encore dans la Pologne soumise à la domination russe, un seul aujourd'hui demeure fidèle, celui de Chelm, dans le royaume de Pologne. Les Czars de Russie ont dès longtemps compris que ce rit est la barrière qu'il leur faut abattre d'abord, pour pouvoir pénétrer plus avant dans leur carrière d'envahissement sur les populations. On connaît les faits anciens et récents qui ont marqué la résistance et plus tard la défection, ou pour parler plus exactement, l'asservissement violent de la plus grande partie des grecs-unis de l'ancienne Pologne. Un dernier diocèse, échappé au désastre général, peut-il demeurer longtemps à l'abri des attaques russes ? Sans doute sa position le favorise. Partie intégrante du petit royaume de Pologne créé en 1815, il a, sous une administration quelque peu nationale, et sous la protection de lois qui ne furent pas toutes foulées aux pieds le même jour, développé une ferveur et des lumières qui distinguent surtout son clergé et le placent assez généralement au-dessus même du clergé latin répandu sur ce territoire. Mais ces avantages réussissent-ils à le défendre contre les attaques auxquelles il reste seul exposé, depuis que dans les Etats de la Russie tous les autres diocèses ont subi la transformation ?

Nous nous sentons portés à tout espérer de la Providence et de cette loyale nation polonaise, dont la fidélité, nous en avons la ferme confiance, redoublera en proportion des persécutions et des pièges.

Déjà tout annonce, dans cette nation fidèle et dévouée, les indices du renouvellement d'une piété qui n'avait point disparu, sans doute, mais qui n'était point non plus demeurée à l'abri des atteintes de l'esprit philosophique ou protestant. A Varsovie, les églises se remplissent chaque jour davantage, et l'on cite des conversions fréquentes parmi ceux mêmes ou dans les familles de ceux que l'empereur choisit pour être les exécuteurs de ses desseins schismatiques. Mais, d'autre part, l'activité de ces derniers est effrayante : l'évêque schismatique Antoine, dont le siège, créé en 1832, après l'issue malheureuse de la guerre d'indépendance de la Pologne, comptait à peine un troupeau de mille âmes sur une population de quatre millions d'habitans, se distingue entre tous. Investi, dès son installation à Varsovie, d'une influence directe et toute-puissante sur les affaires temporelles du clergé catholique du royaume, il fait acheter chèrement sa protection, soit qu'il s'agisse d'investiture ou de réclamations d'un genre quelconque adressées au gouvernement dans l'intérêt de la religion, et notamment lorsqu'il est question d'une demande de fonds pour empêcher les églises de tomber en ruines, soit même, lorsque les fidèles fournissent les fonds, de l'autorisation sans laquelle il n'est pas permis à personne de soutenir un mur ébranlé ou d'ajouter quelques tuiles au toit dégradé d'une église. Il n'est sorte d'humiliations auxquelles l'évêque Antoine n'oblige les curés des paroisses et les évêques ou administrateurs des diocèses, assez courageux pour tout braver plutôt que d'abandonner l'Eglise dont ils sont les gardiens. Aucune église de Pologne n'est plus aujourd'hui en sûreté, le moindre prétexte, le moindre déplaisir causé à l'évêque Antoine amènent contre elle un décret de saisie au profit du culte schismatique et d'expulsion du troupeau catholique et de la cendre même des fidèles qui y furent jadis déposés.

(2) Les habitans d'Uzszaz ne sont point Russes, mais Polonais. Or, si la croyance pieuse dans la justice du monarque est bien dans le caractère et les habitudes des populations russes, il n'en est pas de même des populations polonaises, que des expériences cruelles et toute récentes ont trop désabusées. Les paroles que cite le *Journal des Débats* ne peuvent donc pas être considérées comme l'expression d'un pareil sentiment. Ces malheureux catholiques martyrisés par ordre du prince en appellent au prince lui-même, et lui parlent comme il est permis de lui parler, en appelant de sa tyrannie à sa conscience et à cette voix de la justice qui vit toujours, même dans le cœur des persécuteurs.

Voici l'extrait d'une lettre écrite des frontières du royaume de Pologne, avoisinant le diocèse de Chelm :

« Vous savez le voyage entrepris par l'évêque russe Antoine, pour parcourir en tout sens et avec une activité digne d'une meilleure cause le diocèse uni de Chelm. Accompagné d'officiers de divers grades et d'une escorte de police, il pénétra violemment dans les églises du rit grec-uni, et là, réunissant quelques uns des habitans séduits d'avance par les agens qui le précèdent, il déroule les avantages qui attendent ceux qui passeront à la religion de l'empereur. Ils seront affranchis des impôts, ils le seront de la charge la plus redoutée de toutes, celle du recrutement, et la même quantité d'impôts et de recrues pour l'année continuera à être fournie par les habitans demeurés catholiques. En un mot, séductions pour les uns, violences et menaces pour les autres. L'évêque du diocèse, Mgr Szumborski, malgré son âge et ses infirmités, a eu le noble courage de se rendre en personne dans les lieux mêmes qu'avait visités l'évêque Antoine. Alors des hommes soudoyés se mettaient à sa suite, et tandis qu'il prêchait en chaire, ils entraient insolemment, la tête couverte, dans l'église, et s'y permettaient toutes sortes d'iniquités, tandis que la stupeur contenait les fidèles désolés. Un nombre de familles, qu'on élève jusqu'à cinq cents dans le cercle de Zamose, sont aujourd'hui sur les rôles de recrutement de l'évêque Antoine, et incessamment nous entendons proclamer que, dans une grande et touchante cérémonie, ces familles ont été reconquises au schisme par l'amour. »

Parmi les établissemens religieux les plus considérables à Varsovie est un vaste hospice d'enfans trouvés et de vieillards infirmes, appelé l'Ermitage de Jésus, administré par la congrégation des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Cette institution, l'une des importations bienfaisantes dont la France a doté le monde, a pris en Pologne un accroissement merveilleux. Il est peu de villes qui ne possèdent quelques Sœurs de la Charité, un grand nombre sont répandues jusques dans les villages. Cette congrégation, véritable image de la Providence, est dans ce moment l'objet des attaques des ennemis de l'Eglise et de la Pologne. Sous le vain prétexte que les bonnes Sœurs administrent imparfaitement leurs revenus, leur règle est violée, leurs droits de propriété sont attaqués. Un conseil de laïques leur est depuis longtemps imposé, et l'on devine que toute communication avec leur autorité naturelle et régulière, qui est la supérieure-générale de la congrégation siégeant à Paris, leur a été interdite. Mais ce n'est pas tout : l'évêque Antoine veut encore faire partie du conseil, s'y faire représenter par des papes russes, et mêler au rang mêmes de ces Filles inspirées par la foi catholique des religieuses russes schismatiques.

#### ANNALES DE L'ARCHICONGRÉGATION DU T. ST. ET I. CŒUR DE MARIE.

Nos lecteurs connaissent le Manuel de l'Archiconfrérie. Les Annales sont la suite de l'histoire de cette pieuse association, commencée dans la troisième édition du Manuel. M. Dufriche-Desgenettes ne leur promet pas la périodicité : il se borne à dire qu'il en paraîtra au moins deux numéros par an. Le premier a été publié au moins d'avril 1842, et le second au mois de novembre. L'avant-propos de ces Annales présente des considérations qui seront goûtées de nos lecteurs :

« Si l'on nous eût consulté sur les chances d'une tentative pour ramener à la vie chrétienne les hommes de notre siècle, dit M. Dufriche-Desgenettes, nous n'eussions jamais eu la pensée, humainement parlant, de conseiller l'érection d'une archiconfrérie comme un moyen efficace de convertir les pécheurs. Ce seul mot étoit une dérision, il y a quelques années. On se fut moqué sans doute de la simplicité d'un prêtre qui, pour répondre aux exigences de notre époque et calmer les cris de détresse du siècle, eût proposé une pauvre confrérie, réminiscence du moyen âge. Les chrétiens, même les plus fidèles, pour peu qu'ils participassent du caractère de la civilisation présente, auroient dédaigné ce remède étrange et suranné ; ils n'auroient jamais cru que sous ce nom, et par cette forme, on pût ramener au bercail les brebis égarées.

« A de si grands besoins il falloit de plus grands secours : tout esprit sérieux qui gémissait de nos calamités et de l'égarément des plus hautes intelligences, proclamait la nécessité d'un renouvellement complet de la science et d'une nouvelle effusion de lumières pour guérir les maux du siècle, pour désaltérer la soif des esprits, pour apaiser la faim des âmes.

« Nous avons nous-même partagé ce sentiment ; car jamais le flambeau de la science chrétienne n'eut à dissiper des ténèbres plus épaisses et plus répandues. Et, disons-le hautement, ce secours n'a point manqué à l'Eglise : si l'on se rappelle les difficultés sans nombre qui, dans les derniers temps, empêchèrent l'essor du sacerdoce et entravèrent les hautes études cléricales, on ne peut qu'admirer les talens qui se déploient de nos jours dans les écrits religieux et dans la chaire évangélique. Jamais peut-être les diverses branches des connaissances humaines ne furent cultivées avec plus de zèle, avec plus d'éclat, qu'elles ne le sont présentement par ceux-là même qui annoncent au monde la parole de vie.

« Mais ce remède suffit-il ? La science seule peut-elle répondre à tous les besoins ? Et, pour qu'elle soit féconde et qu'elle se couronne de fruits divins, ne faut-il pas qu'elle se rattache, dans le cœur des chrétiens, à l'amour, à la pratique de la charité ?

« La science véritable, celle qui éclaire la foi et convertit les esprits, est

un don du ciel ; elle émane du Père des lumières, elle procède de l'amour ; car, pour nous servir des expressions du pieux cardinal de Bérulle : *C'est par l'amour qu'on pousse à la lumière, et non point par la lumière qu'on pousse à l'amour.* Et ainsi, pour obtenir la science et la lumière, il faut aimer, il faut prier, il faut demander et chercher avec humilité et confiance. Telle est la condition de toute grâce : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

« La lumière divine, interceptée par les montagnes d'orgueil qui s'élèvent autour de nous, nous a donc été offerte ; mais elle n'est accessible qu'à l'humilité, visible qu'à l'œil obéissant de la foi. C'est pour cela que dans tous les temps l'incrédulité de la sagesse humaine, arrivée à son plus haut degré d'exaltation, a dû être confondue par des moyens qui lui parurent une folie.

« L'Archiconfrérie renouvelée de nos jours une de ces saintes folies. Par son titre, elle impose l'humilité à ceux qu'elle reçoit ; par son objet, elle réveille en eux la charité chrétienne et fraternelle ; par ses conditions, elle en exige la prière ; par ses fruits, elle excite la reconnaissance, et l'amour à son tour ramène les esprits et les cœurs dans la voie, dans la vérité et dans la vie.

« Si maintenant on considère que l'Archiconfrérie, à la sixième année de son existence, compte déjà près de deux millions d'associés répandus dans toutes les contrées du monde ; que plus de dix-neuf cents paroisses, tant en France qu'à l'étranger, y sont agréées ; que tout ce nombre augmente, et qu'enfin, parmi une si grande multitude de fidèles, réunis dans le sentiment d'une même prière, nous distinguons un nombre considérable de jeunes gens et d'hommes du monde, de tous les rangs de société, on partagera nos espérances d'avenir. »

L'auteur établit ensuite que l'Archiconfrérie est l'œuvre de la miséricorde divine.

« Ce temple abandonné, ajoute-t-il, en parlant du berceau de l'association, cette église dont on pouvait dire que les rues qui aboutissent à elle pleuraient, parce qu'il n'y avait plus personne qui fréquentât ses solennités, ni qui vint dans son parvis adorer l'Éternel ; cette église pauvre, oubliée, ignorée de tous, Marie lui a rendu sa gloire, en la faisant le foyer, le centre d'où découlaient les grâces que sa charité, sa miséricorde répandent sur toute la terre ; elle lui a donné un degré de gloire qu'elle n'avait jamais connue. Son nom est répété d'un pôle à l'autre. De nouveaux temples s'élèvent en différens lieux et prennent, en signe de l'adoption qu'ils ont sollicitée, le nom de Notre-Dame-des-Victoires. Les fidèles ornent à l'envi le sanctuaire de Marie, et mettent une sainte émulation à remplacer, par leurs pieuses offrandes, cet état de pauvreté qui blessait la vue et attristait la piété. Ils accourent dans ce saint temple : à quelque heure du jour qu'on y entre, on les voit, souvent en grand nombre, prosternés aux pieds de la mère des miséricordes, et tous déposent qu'en y entrant ils éprouvent un sentiment religieux qu'ils ne goûtent pas dans d'autres églises. Les évêques des parties les plus reculées de la terre s'y donnent rendez-vous ; ils viennent solliciter de la bonté de celle que le Tout-Puissant a faite la dispensatrice de ses grâces, toutes les grâces qui sont nécessaires à leur saint ministère. Un de nos premiers pontifes me disait ces jours derniers, après la messe : « Que je suis heureux d'avoir célébré les saints mystères à cet autel ! Que de grâces, que de consolations j'ai reçues pendant le divin sacrifice ! Je ne doute point que cette église ne soit en peu de temps un pèlerinage fréquenté comme celui de Lorette. « Quand on connaîtra les grâces que l'on reçoit à cet autel, on y viendra de partout. »

Lorsque M. Dufriche-Desgenettes raconte les progrès de l'Archiconfrérie, il se plaît à rappeler que les élèves du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris et à Issy, peuvent être appelés les apôtres de cette œuvre, surtout en France, où ils l'ont propagée les premiers.

« Le grain de sénévé a été semé le 12 janvier 1837. Sa germination fut lente, et ses premiers développemens presque insensibles. Au 1er. juin 1838, un seul registre d'association existait à Notre-Dame-des-Victoires, et il ne contenait que les noms de 3,058 associés. Une seule association existait à Paris, le 24 avril 1838. Le vicaire de Jésus-Christ, qui exerce seul sur toute la terre la plénitude de la puissance apostolique, le père commun des chrétiens a jeté sur elle un regard de son affection paternelle ; il l'a bénie, et il a dit : Croissez, multipliez, répandez-vous sur toute la terre ; et aussitôt les enfans du Cœur de Marie ont fixé leurs tentes jusqu'aux extrémités du monde. En trois ans et sept mois, 1,950 Confréries se sont établies. La progression du nombre des associés (et nous ne parlerons que de ceux inscrits sur le registre de Paris, n'ayant pas assez de notions sur ceux des provinces et de l'étranger) sera à elle seule la preuve de la vertu de cette bénédiction : au 1er. juin 1838, 3,058 associés ; au 1er. janvier 1840, 53,006, dont 19,803 hommes ; au 1er. janvier 1841, 131,807 associés, dont 53,200 hommes ; et au 1er. avril 1842, 231,960 associés, dont 97,963 hommes.

« Dès que Pierre a parlé par la bouche de Grégoire, la petite et obscure famille que Marie avait rassemblée autour de son autel de Notre-Dame-des-Victoires, est devenue une armée innombrable, formée de mille légions qui appartiennent à tous les peuples de la terre. A peine sortie des jours de son enfance, elle a déjà acquis, par son développement, des siècles d'existence. Ce germe faible et si délicat, que la crainte tenait renfermé dans l'enceinte d'un temple presque ignoré, est devenu tout à coup un tronc vigoureux. C'est aujourd'hui un arbre majestueux que la parole du vicaire de Jésus-Christ a fourni d'une sève riche et abondante. Dans sa fécondité,

est ouvert et ombrage l'univers entier de ses rameaux salutaires. Qu'on nous explique un fait aussi étonnant et qui n'a point d'exemple dans l'histoire du monde, et nous consentirons à regarder la naissance, les prodigieux progrès de l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie comme une œuvre naturelle."

Le tableau des grâces obtenues par l'Archiconfrérie n'est pas moins consolant que celui de ses progrès.

La conversion de M. Marie-Alphonse Ratisbonne, écrit par lui-même, occupe les 30 dernières pages du premier numéro des *Annales*.

Les premières pages du second numéro sont consacrées à la relation du voyage que M. Dufriche-Desgenettes a fait à Rome l'été dernier et que l'on peut considérer comme nouvelle source de grâces. En effet, le directeur de l'Archiconfrérie a recueilli, de la bouche même de S. S., l'assurance de tout l'intérêt que son cœur paternel porte à cette pieuse association. *L'Archiconfrérie!* a dit le Saint-Père, *je suis reconnaissant, très-reconnaissant de tout le bien qu'elle fait en France et dans toute l'Eglise. Je la bénis, je la bénis. Dites-le.* Un fait montrera de quelle bienveillance le souverain Pontife est animé à l'égard de l'association.

" Dans l'intervalle qui s'écoula entre nos deux audiences, Sa Sainteté daigna donner à l'église de Notre-Dame-des-Victoires, pour l'Archiconfrérie, un corps saint. Elle a marqué elle-même la place qu'il doit occuper. L'acte de donation et d'authenticité porte cette condition, qu'il sera placé dans l'autel du Saint-Cœur de Marie. C'est le corps de Sainte Aurélie, martyre. Il est accompagné du vase où son sang fut recueilli et d'une pierre tumulaire en marbre blanc qui fermait son tombeau, et sur laquelle sont gravés l'image du Bon Pasteur portant sa brebis, et ces mots : *Sanctæ Auréliæ martyris benemeritis.*"

Si les bornes de cet article ne nous empêchaient pas de multiplier les citations empruntés au second numéro des *Annales*, nous transcririons plusieurs faits remarquables qui prouveraient qu'une abondante rosée de grâces est incessamment répandue, soit à Paris, soit dans les autres lieux où le Cœur de Marie est invoqué pour les pêcheurs.

" L'attrait de nos pieuses cérémonies, dit M. Dufriche-Desgenettes, est si doux, si puissant qu'il n'agit pas seulement sur les catholiques; mais il amorce même nos frères égarés dans la foi. Il est peu de dimanches où il n'y ait quelques protestans au nombre de ceux qui y assistent. On peut se faire une idée de l'impression qu'ils en rapportent par ces phrases, extraites d'une lettre que nous a écrite, le 24 octobre, un de nos frères protestans qui y avait assisté la veille.

" Monsieur le curé, je suis étranger à la grande famille catholique; mais, bercé, dès mon jeune âge dans des sentimens de foi et de piété, je crois à la puissante intercession de la mère de Dieu, la bienheureuse Vierge Marie. Je l'implore journellement dans mes prières; mais qu'est-ce que la prière d'un misérable pécheur? peut-elle être assez pure pour monter jusqu'à cette si glorieuse Vierge? Permettez-moi de vous exposer en peu de mots les besoins de mon âme, à vous.

" Ici des paroles trop flatteuses pour nous, ensuite des demandes de prières pour lui, pour sa femme et une famille de ses parens; mais prières qu'il veut être adressées à Marie, dans la puissance et l'amour de laquelle il place toute sa confiance.

" C'est peut-être la première fois, depuis la fatale séparation, nos chers confrères, que des protestans ont réclamé les prières d'un prêtre catholique comme ministre de l'Eglise, et surtout réclamé par ces prières la protection de Marie.

" C'est un glorieux hommage rendu à notre auguste mère par des bouches à qui l'hérésie a appris à la blasphémer."

Marie n'est pas seulement le refuge des pêcheurs: elle est la force de ceux qui souffrent, et le malade qui l'invoque obtient souvent par sa protection la guérison de ses maux. Lisez les dernières pages du second numéro des *Annales*, et vous en aurez des preuves éclatantes, irrécusables.

Il semble que Dieu daigne manifester aujourd'hui sa puissance par des miracles plus nombreux. Si le génie du mal n'a jamais paru plus déchaîné et plus habile à perdre les âmes, jamais aussi les secours d'en haut n'ont été plus évidens et plus multipliés. La lecture des *Annales*, où sont inscrits tant de traits de la divine miséricorde, fortifiera la foi des fidèles, et domptera l'incrédulité des plus rebelles.

*Ami de la Religion.*

#### BULLETIN.

Les amis de MM. Kelly et Raimond seront bien aise d'apprendre que ces deux Messrs. se sont rendus au Havre le six de décembre, après une traversée de vingt deux jours et pendant laquelle ils n'éprouvèrent qu'une assez forte tempête qui dura une nuit. La santé de ces deux Messieurs n'aurait pas éprouvé de changement en mieux de leur séjour sur la mer.

Dimanche dernier, fête du St. Nom de Jésus, on chanta, à la cathédrale, à la messe, à laquelle officiait le P. Martin, le *Veni Creator*, pour inaugurer l'établissement de la Compagnie de Jésus dans cette ville. Le P. Luisset fit un excellent sermon sur le St. Nom de Jésus, notre lumière, notre force, notre consolation en cette vie. Ces deux Pères Jésuites doivent présider au noviciat de Montréal. Ils font de ce jour acte de *résidence religieuse* en cette qualité. Mais le noviciat ne sera régulièrement ouvert que le printemps prochain. Les révérends Pères s'occuperont durant l'hiver des exercices du saint ministère, sous la direction de Monseigneur. Sa Grandeur les annonça dimanche, avant la cérémonie, comme destinés à venir en aide aux prêtres de cette ville. La cure de Laprairie continue à être desservie par le Père Supérieur et les PP. Tellier et Hanipaux. On sait que le Père Duranquet étudie le sauvage au Lac des Deux-Montagnes, pour se vouer aux missions.

Dans les bulletins officiels publiés à Kingston sur la santé du Gouverneur, il est dit que Son Excellence a éprouvé des symptômes défavorables, quoiqu'elle ait repris des forces.

Jeudi dernier eut lieu la grande Assemblée des citoyens de Montréal, pour exprimer à Son Excellence les sentimens d'estime et d'affection dont sont animés pour elle les Canadiens de ce district, et pour témoigner de leur approbation de l'administration actuelle. Comme on devait s'y attendre, elle fut des plus nombreuses: les journaux de cette ville portent à 3,000 le nombre des personnes présentes. L'ordre le plus parfait régna dans tout le temps de la séance, et les vœux furent unanimes et remplis d'un enthousiasme aussi ardent qu'honorable, pour féliciter sir Charles de sa conduite politique, pour redire les vœux que l'on adresse au ciel depuis longtems en sa faveur, pour l'assurer d'un loyal et constant appui dans la voie de régénération sociale où il a fait entrer le pays. Cette démonstration solennelle de toute une ville, et à laquelle s'unissaient de cœur ceux qui ne purent y prendre part, est un des événemens les plus significatifs qui se soient passés ici depuis longtems. Il doit avoir, il aura certainement un grand retentissement. Il dira donc à l'Angleterre ce que valent pour la mère-patrie des enfans qu'on lui a dénoncés si souvent comme dénaturés et indignes de toute affection; et par contrecoup ce que valent à leur tour ceux qui les ont ainsi constamment calomniés. Et quand viendra l'heure où le peuple réclamera ses droits si longtems méconnus, les réformes tant de fois refusées, on comprendra peut-être la justice de ses demandes, on ne laissera pas ses ennemis le pousser au désespoir et aux excès qui en sont la suite, on ne croira pas avoir répondu suffisamment à ses demandes en le livrant pieds et poings liés à la justice sommaire du canon, la raison de ceux qui n'en ont pas, ou à la haine instinctive d'un Sydenham. Voyez le Canada! à peine a-t-on fait luire à ses yeux le flambeau de la justice, et voilà qu'aussitôt il seveille de son désespoir, et se lève comme un seul homme pour jeter un long cri de reconnaissance et d'amour à celui qui a rendu l'espérance. Ce ne sont pas de nombreux bienfaits, ce ne sont pas des faveurs, encore moins des privilèges qu'on vient de lui accorder; ce ne sont presque que des espérances qu'on lui a données. N'importe, il sèche ses larmes, il oublie ses récents malheurs, il s'attache à celui qui lui donne l'espérance de se relever de ses ruines, et le comble de bénédictions. Les plus malheureux deviennent les plus reconnaissans, et comme rien ne rend bon et généreux comme un bonheur subit et inattendu, ils n'ont dans la bouche aucune amère parole pour le passé, et sont prêts à embrasser leurs persécuteurs, quand ils voudront cesser d'être leurs ennemis. Voilà, certes, un caractère national bien magnanime et bien beau, et il n'y a pas beaucoup de peuples qui puissent en revendiquer un semblable. Aussi, dit-on que Sir Charles, qui sans doute ne s'attendait pas à tant de générosité, admire les Canadiens de plus en plus; et ce fut avec une émotion contenue à peine, qu'il chargea récemment un de ses ministres de dire toute son affection, son estime et sa gratitude aux Bas-Canadiens, et il insista sur la sincérité de ces nobles sentimens en lui rappelant qu'il les exprimait dans un moment solennel, moment où l'on ne dissimule plus; et il lui montrait de la main son visage que la mort semblait avoir déjà flétri. Espérons que Dieu conservera au pays un homme que le pays sait si bien apprécier, et qui comprend si bien lui-même ceux qui ont mis en lui leurs plus légitimes espérances.

Les campagnes ont donné le même exemple de loyale sympathie que la ville. De toutes parts sont envoyées des adresses de félicitation à Son Excellence. Il sera difficile après cela de mettre en doute la loyauté canadienne.

Que les gouvernans soient toujours équitables et un peuple comme le nôtre sera toujours soumis.

Nous lisons dans un journal que le gouvernement d'Isabelle vient d'accorder à un banquier juif, la décoration de son ordre. Il appelle cela de la civilisation et de la tolérance, et en prend occasion de faire allusion à l'antique inquisition tant et si longtems calomniée. Nous n'avons pas tout-à-fait sur ce fait la même manière de voir, et nous n'accorderons pas d'emblée brevet de civilisation à l'Espagne, parce qu'elle aura fait chevalier un juif étranger, qui aura vendu son or pour venir en aide à un tyran. Les nobles fils du Cid et de Pelage étaient probablement civilisés avant ce tems-ci. Si nous nous trompons qu'on nous le dise.

Cependant il n'y a rien qui nous surprenne dans cette démarche du régent. Il nous paraît très naturel que celui qui persécute et met à mort les catholiques, qui pille les églises et les couvens, qui s'étaie d'une puissance hérétique et étrangère pour opprimer sa nation, envoie des décorations d'un ordre catholique à un juif; il pourrait même en envoyer à un turc, sans cesser d'être conséquent. Mais que ce soit là de la tolérance et de la civilisation, nous ne le pensons pas. De la tolérance pour les protestans, pour les schismatiques, pour les juifs, pour les impies mêmes, à la bonne heure; il y en a en Espagne avec abondance: ils y sont plus que tolérés, ils y sont protégés et encouragés à souhait. Mais nous ne comprenons pas la tolérance qui exclut les catholiques dans un pays catholique, qui les prive de leurs droits et de leurs privilèges, qui interdit leur relation nécessaire avec le chef suprême de l'Eglise, qui brise tous les liens de juridiction et de toute hiérarchie constitutive du catholicisme; nous ne comprenons donc pas que l'Espagne soit aujourd'hui proclamée un pays de civilisation et de tolérance, parce qu'au lieu de juifs ce sont des catholiques qu'on y égorge à cause de leur foi. Nous doutons surtout, et pour cause, que les juifs aient vu exercer sur leurs frères par l'inquisition, quand inquisition il y avait, la centième partie des cruautés que la tolérance actuelle exerce contre nos frères à nous. Nous sommes donc loin de féliciter Espartero de sa tolérance, et c'était assurément la dernière qualité que nous aurions songé à lui attribuer. Qu'on se félicite de ce progrès prétendu, à moins d'être juif ou quelque chose d'approchant, voilà ce que nous ne pouvons concevoir. Nous aimons la véritable tolérance; et quand elle ne serait pas dans nos principes, elle naîtrait de nos intérêts. D'ailleurs, l'intolérance dans notre siècle ne saurait être, non plus qu'un despotisme quelconque, de véritable et de longue durée. L'expérience nous a rendu prophète; et nous pouvons dire à l'Espagne qu'elle ne réussira pas longtems dans cette lutte de la violence et de la force brute contre l'éternelle vérité et les droits immuables de tout un peuple. Ce que les passions politiques viennent de tenter vainement dans un coin de son territoire, la raison et la seule force des choses le réaliseront sans combat sur tous les points. Le salut de l'Espagne n'est que dans le catholicisme et sa large tolérance. Il doit triompher de ses lâches ennemis, et il en triomphera pour la honte des uns et le bonheur de tous.

Il faut que la guerre de la Chine ait produit des résultats universellement heureux pour l'Europe, puisque les puissances rivales de l'Angleterre s'applaudissent presque autant que l'Angleterre de ses succès. La jalousie qui semblait devoir se faire jour à la suite de la conquête étrangère a fait place à l'ambition et aux espérances de chacun. Personne ne songe à troubler la Grande-Bretagne dans sa possession des cinq ports chinois, parce que tout le monde s'attend à y trouver place pour son commerce et sa nation. Ce que plusieurs journaux français demandent en particulier pour la France, et à l'exception des autres peuples rivaux, c'est qu'à côté des missionnaires et des bibles méthodistes qui vont arriver en Chine, avec l'envoi de l'opium et des balles de coton, elle puisse débarquer librement des missionnaires catholiques avec la croix et la vraie doctrine qui sauve encore le monde. On conserve toutefois quelques inquiétudes sur les résultats définitifs de cette brillante expédition. Un traité avec la Chine est bien différent d'un traité ordinaire avec une puissance politique quelconque. Sa violation de la part du céleste empire ne surprendrait personne; car Sa Majesté chinoise a accoutumé depuis longtems les Européens à ce genre de diplomatie. C'est un allié celui-là qui ne demeure fidèle que tant qu'il est enchaîné, et qui regarde comme la perfection de la bonne politique de tromper ceux qu'il ne peut vaincre. Espérons que l'Angleterre prendra les bons moyens de garder sa conquête,

et ne laissera pas le tems à l'empereur de punir, sous ombre de trahison, les mandarins qui ont traité en son nom. L'indemnité payable par la Chine, d'après les derniers traités, ne sera pas tout profit pour les vainqueurs, car il est loisible au gouvernement chinois de frapper d'impôts les marchandises européennes; et qui doute que ces droits d'entrée ne soient exorbitans afin de compenser les dettes par les revenus? Dans ce cas ce seront réellement les marchands européens qui paieront l'amende.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

ANGLETERRE.

OXFORD ET SES DISCIPLES.—Voici quelques extraits de journaux anglais appartenant à des opinions diverses, qui permettent de juger des craintes qu'inspire aux protestans le progrès des doctrines aujourd'hui enseignées dans l'université d'Oxford:

"A Exmouth, dit le *Western Times*, le curé, M. Marschall, jeune prêtre puseyiste, ne nous laisse pas manquer de prières. Dimanche dernier, il a annoncé de l'autel qu'il administrerait le sacrement de l'Eucharistie le jour de la fête de saint Mathieu, et que préalablement il absoudrait de leurs péchés les personnes qui donneraient des marques de repentir. Il a ajouté ensuite que, la veille de la fête de ce saint, des prières publiques seraient récitées dans l'église. Plusieurs habitans d'Exmouth espèrent voir bientôt célébrer la messe dans l'église anglicane."

Nous lisons, d'autre part, dans le *Morning-Advertiser*:

"Le puseyisme continue à faire des progrès alarmans, et tous les jours des faits nouveaux démontrent qu'on ne peut pas abjurer la religion évangélique pour se joindre aux *tractariens*, sans être bientôt forcé d'embrasser le papisme. Les puseyistes ne trouveront pas de repos avant de s'être unis à l'église de Rome.

"Un exemple de cette transition du puseyisme à la foi romaine, vient d'être donné par la comtesse de Clare, dont la conversion a excité tant d'intérêt. Plusieurs personnes de haut rang sont disposées à suivre prochainement l'exemple donné par cette noble dame!

"Nous avons déjà insisté auprès des amis du protestantisme pour le invier, quelle que soit d'ailleurs la dénomination religieuse à laquelle ils appartiennent, à former une alliance défensive, et à oublier leurs différens pour réunir leurs efforts contre le puseyisme.

"Nous désirerions voir tous les amis de la liberté religieuse, les presbytériens, les congrégationalistes, les baptistes, les pœbo-baptistes, etc. etc. faire faire trêve touchant les questions en litige entre eux, et former une ligue solennelle pour se défendre contre l'ennemi commun!"

Le *Christian Advocate*, journal de Calcutta, contient ce qui suit:

"Deux des professeurs du collège sont puseyistes! les étudiants sont profondément imbus de ces doctrines! un de ces professeurs est secrétaire de l'école supérieure! le chapelain et secrétaire de l'école des orpélins est aussi puseyiste! A un enterrement dont nous avons été témoins dans l'église anglicane, des bougies étaient allumées près du cercueil! tous les missionnaires au sud de Calcutta sont puseyistes! plusieurs prêtres papistes sont en rapport avec les professeurs de notre collège! le puseyisme fait dans l'Inde de rapides progrès."

FRANCE.

—On écrit d'Aire-sur-la-Lys:

"Les jubés ou ambons sont déjà nommés dans deux conciles du quatrième siècle: le deuxième de Nicée, où il est parlé de ceux qui vont à l'ambon, pour y faire les lectures: *Super ambonem legentes* (can. 14), et celui de Laodicée, où ils sont désignés sous le nom de *suggestus*, c'est-à-dire tribune où montaient les lecteurs pour se faire entendre à toute l'assemblée: *qui suggestum ascendunt* (can. 13). Et lorsqu'assez récemment, on s'est livré à de profondes discussions pour savoir si primitivement le jubé ou ambon servait à la prédication, on a, ce semble, dépensé beaucoup d'érudition sur une question qui se résout d'elle-même: quel était le but des lectures qui se faisaient à l'ambon? C'était évidemment d'instruire le peuple, puisqu'on le faisait alors en langue vulgaire (voyez Fleury, *Mœurs des Israélites et des chrétiens*); tellement que, si les nations étaient mêlées, il y avait des interprètes dans les églises pour expliquer les lectures. Le martyr saint Procope faisait à Scythopolis de Palestine cette fonction avec celle de lecteur et d'exorciste: ce qu'il lisait en grec, il l'expliquait en syriaque, qui était la langue vulgaire du pays (Euseb. *de Mort. Palest.*) Quelquefois même on lisait en deux langues, comme dans l'Eglise romaine, où, après avoir lu les leçons en latin, on les récitait aussi en grec, à cause de la multitude des orientaux qui s'y trouvaient (*Ordo romanus*, 19). La lecture des prophètes, des évangélistes et des épîtres formait le fond même de l'instruction: l'instruction proprement dite n'était ordinairement qu'une courte exposition du texte. L'instruction était donc donnée au peuple du haut du jubé dans les premiers siècles. Postérieurement, c'était de là que saint Jean Chrysostôme récitait ses éloquents homélies. D'inombrables monumens attestent que la même pratique s'est conservée dans tout le moyen âge. Aussi n'est-ce point innover que d'annoncer la parole de Dieu du haut de l'ambon; et, quand le jubé se trouve placé à l'entrée du chœur, on peut bien dire que nul endroit n'est plus approprié à une aussi auguste fonction.

"Le premier jubé reconstruit en France l'a été à Aire-sur-la-Lys, dans

L'antique collégiale de Saint-Pierre, consacrée aujourd'hui au service paroissial. On sait que les catholiques de ce pays ne bâtissent pas une seule église de quelque importance sans y placer un jubé), celui d'Aire est en bois sculpté, à double escalier replié, et enrichi d'une magnifique chaire, placée entre les deux ambonns. Elevé à l'entrée du chœur, où il se dessine en trois arcades surbaissées, munies de contre-arcatures trilobées, il divise le sanctuaire, réservé pour les redoutables mystères, des vastes nefs destinées aux fidèles, et sous ce rapport il communique à cette partie principale du monument un caractère auguste qui rappelle assez bien ces voiles mystérieux dont l'antiquité judaïque et chrétienne aimait à environner le Saint des Saints.

L'usage primitif est donc rétabli. Désormais ce sanctuaire que le moyen âge, dit M. Smith (*Eglises gothiques*), dérobaux aux yeux avec tant de soin, qu'il eût voulu rendre impénétrable presque à la pensée même, au-dessus duquel planait un nuage d'encens au moment solennel de la consécration, le sanctuaire a retrouvé son voile allégorique et sa mystérieuse enceinte. Désormais il sera permis de faire la lecture de l'épître et de l'Évangile, ainsi que les leçons de l'office divin, sur un point suffisamment élevé pour que les assistans puissent prendre part à cette partie importante de la cérémonie. Nos yeux l'ont vu dans le jour mémorable de la Toussaint. Quand, au milieu d'une foule immense, à peine contenue dans une nef et ses doubles collatéraux, on entendit le sous-diacre, revêtu de sa riche tunique, entonner la lecture solennelle de l'épître du jour, nous crûmes entendre le saint vieillard de l'Apocalypse, énumérant sur le rocher de Pathmos les douze élus de chaque tribu, dont il avait appris le dénombrement dans le ciel; et lorsqu'après le graduel et la prose, on vit le diacre, précédé de l'encens et des acolythes, monter les degrés de l'ambon méridional pour annoncer à haute voix les béatitudes, qui ne s'est cru, pour un instant, transporté sur la montagne fameuse où le Sauveur du monde les proclama lui-même pour la première fois ces impérissables maximes, fondement et abrégé de tout l'Évangile?

Ainsi, tandis que les plus vénérables cathédrales sont encore veuves de leurs jubés séculaires, tombés sous la hache des amonoclastes ou brisé-jubés des derniers siècles, la belle collégiale de Saint-Pierre a vu reparaître ce que ne tarderont pas à lui envier les monuments du premier ordre.

Une cérémonie pleine d'intérêt a eu lieu le 7 novembre dans l'Eglise de Sainte-Catherine, à Lille. Une jeune veuve, d'origine anglaise, a fait, à l'autel de Notre-Dame-de-la-Treille, abjuration, dans sa langue maternelle, des erreurs du protestantisme dans lesquels elle avait été élevée. Après une touchante allocution de M. le doyen de la paroisse, qui présidait la cérémonie, la néophyte, toute vêtue de blanc et voilée, a été conduite aux fonts baptismaux pour recevoir le baptême conditionnel; puis ramenée, au chant des psaumes, à la chapelle de la Sainte-Vierge, où l'officiant a dit une messe d'actions de grâces. La nouvelle catholique a été admise à participer, pour la première fois, à la sainte table; elle s'en est approchée avec une ferveur et un recueillement qui ont vivement ému la nombreuse assemblée.

Près de cette jeune femme on remarquait une petite fille de quatre ans et demi, son enfant, baptisée depuis quelques jours, elle avait reçu le nom de Marie. La jeune mère a voulu prendre celui d'Anne, par une pieuse allusion que le digne pasteur a fait ressortir, lorsqu'il a félicité la nouvelle catholique du bonheur dont son âme était remplie. Il a terminé la cérémonie, en invitant tous les fidèles à s'unir à l'association de prières et de bonnes œuvres, qui, tous les jeudis, demande à Dieu la conversion de nos frères séparés, de l'Angleterre.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Nous publions ci-dessous le rapport officiel de l'assemblée de Jeudi dernier, au marché Ste. Anne.

A une assemblée très nombreuse des citoyens de la Ville et Cité de Montréal, convoquée ce jour à la Halle du Marché Ste. Anne, par avis public du neuf de ce mois, à l'effet de témoigner leur approbation de l'administration de Son Excellence le Très Honorable Sir Charles Bagot et en même temps de manifester la douleur sincère que leur fait éprouver l'état précaire de sa santé; les procédés suivants ont eu lieu.

Son Honneur le Maire de Montréal a été appelé au Fauteuil et Messieurs S. Bellingham et A. A. Dorion, Ecuier, Avocats, ont été priés d'agir comme Secrétaires.

Mr. le Maire a succinctement expliqué en français et en anglais le but de l'assemblée; puis, l'Honorable D. B. Viger, à la demande unanime des personnes présentes, a fait dans les deux langues des observations sur l'objet de l'Assemblée et sur l'esprit des résolutions qui devaient y être proposées.

Les résolutions suivantes ont alors été proposées et ont été agréées par acclamation:

1. Par P. Beaubien, écuyer, M. D. C. V. secondé par C. Monk, écuyer, avocat.

Résolu que cette assemblée remplie d'un profond respect pour Son Excellence le Gouverneur Général, croit devoir exprimer les sentiments de douleur et d'anxiété que lui fait éprouver l'état précaire de la santé de Son Excellence, et les vœux qu'elle forme—avec tous les habitans de cette province—pour son rétablissement.

2. Par l'Honorable D. B. Viger, M. P. P., secondé par Benjamin Holme M. P. P.

Résolu que cette assemblée croit devoir en même temps applaudir aux choix récents que Son Excellence a faits, pour s'aider de leurs avis, d'hommes qui jouissent de l'estime et de la confiance publique; et reconnaît avec des sentimens de gratitude la conduite pleine de droiture et d'équité, de sagesse et de prudence que Son Excellence a tenue dans l'administration du gouvernement de ce pays.

3. Par C. S. Cherrier, écuyer, C. R. et Ex-M. P. P. Secondé par L. T. Drummond, Ecuier, Avocat.

Résolu que cette Assemblée unit ses ferventes prières à celles de la masse du peuple, pour demander au ciel qu'il accorde à Son Excellence un prompt retour à la Santé; qu'il la mette en état de continuer à travailler d'une manière efficace à rétablir l'empire de la justice par des règles de conduite également protectrices de tous les citoyens sans distinction et qui soient propres à faire jaillir les sources d'un bonheur et d'une prospérité durables, et à resserrer les liens qui unissent la Colonie à la Métropole, pour leur avantage et leur intérêt réciproques.

4. Par J. W. Dunscomb, Ecuier, Ex-M. P. P. Secondé par G. E. Cartier, Ecuier, Avocat.

Résolu qu'un comité de sept personnes soit nommé, pour rédiger une adresse basée sur les résolutions ci-dessus, et aviser aux moyens de la faire parvenir à Son Excellence; et que ce Comité soit composé de Messieurs Kimber, Delisle, Barthe, J. Viger, Lemoine, J. Smith et Bellingham.

Ce Comité après une courte absence de l'Assemblée a fait à son retour par son Président rapport dans les deux langues d'une Adresse basée sur les résolutions ci-dessus: laquelle adresse a été lue en français par le dit Président, Jacques Viger, Ecuier, et en anglais par B. H. Lemoine, Ecuier, J. P. l'un des membres du Comité.

Mr. le Maire ayant alors demandé si l'Assemblée concourait dans l'Adresse à Son Excellence telle que lue, elle a été agréée à l'unanimité et avec les plus grands applaudissemens.

Et il a été ensuite résolu sur la demande du Maire-Président, que cette adresse et les procédés de ce jour seraient transmis à Son Excellence Sir Charles Bagot, sous les seules signatures du Président et des Secrétaires de l'Assemblée.

Montréal, 12 Janvier 1843.

Attesté

Jos. Bourret, Maire.

Contresignée par nous

Président de l'Assemblée.

Sydney Bellingham } Secrétaires,

A. A. Dorion.

Mr. le Maire s'étant alors retiré, Jacques Viger, Ecuier, Ex-Maire de Montréal a été appelé au fauteuil, et sur motion de C. S. Cherrier, Ecuier, secondé par B. H. Lemoine, Ecuier, les remerciemens de l'Assemblée ont été votés à Son Honneur le Maire de Montréal, pour la manière pleine de dignité avec laquelle il a présidé aux procédés de ce jour.

Et après trois *cheers* en l'honneur de la "Constitution Britannique" trois autres en l'honneur de Sir Charles Bagot, et en faveur du Ministère Canadien l'Assemblée s'est séparée.

Montréal, 12 Janvier 1843.

Signé,

J. Viger.

Président.

Sydney Bellingham } Secrétaires,

A. A. Dorion.

ADRESSE.

A Son Excellence Sir Charles Bagot G. C. B., Gouverneur en Chef de la Province du Canada, &c. &c. &c.

Nous, les habitans de la ville et cité de Montréal, avons l'honneur de prier Votre Excellence de recevoir l'assurance de notre profond respect, et celle de la douleur et des anxiétés que nous font éprouver ses longues souffrances, et de vouloir bien aussi agréer les vœux que nous formons avec les habitans de cette province, pour son rétablissement.

Nous nous permettrons en même temps d'applaudir aux choix récents que Votre Excellence a faits pour s'aider de leurs avis, d'hommes qui jouissent de l'estime et de la confiance publiques, et de lui témoigner notre reconnaissance de sa conduite pleine de droiture et d'équité, de sagesse et de prudence dans l'administration du gouvernement du pays.

Nous joignons nos ferventes prières à celles de la masse du peuple, pour demander au ciel qu'il accorde à Votre Excellence un prompt retour à la santé; qu'il la mette en état de continuer à travailler d'une manière efficace à rétablir l'empire de la justice par des règles de conduite également protectrices de tous les citoyens, sans distinction, et qui soient propres à faire jaillir les sources d'un bonheur et d'une prospérité durables, et à resserrer les liens qui unissent cette colonie à la métropole, pour leur avantage et dans leur intérêt réciproques.

• Nous apprenons que l'Adresse ci-dessus a été transmise hier à Kingston, et que M. le Maire de Montréal et MM. P. Beaubien, M. D., J. Smith et C. Monk, avocats, en sont les porteurs.

IRLANDE.

—En Irlande, la taxe des pauvres est devenue si lourde que le dépôt du 35e régiment, qui se trouve à Carrick-on-Suir, a reçu l'ordre de prêter main-forte pour le recouvrement de la taxe, et plusieurs compagnies de dragons du 7e régiment doivent se rendre à Carrick dans le même but.

## TRAFALGAR OU LA MÈRE,

HISTOIRE VRAIE, TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

C'était un dimanche (20 octobre 1805) ; dès le matin, de majestueuses sonneries, du haut de tous les clochers de Cadix, avaient appelé les fidèles à l'office divin.

Tout proche de ces murailles baignées des flots, à la fenêtre d'une blanche maison du beau quartier de San-Carlos, sur un balcon vert tout orné de fleurs, et qui donne sur la mer, une femme était debout, rêveuse ; elle restait là, immobile, portant ses regards tantôt sur la vaste étendue qu'elle avait devant elle, tantôt sur l'image d'une Vierge placée dans une niche au mur de sa maison. A cet instant, l'escadre, de 15 vaisseaux espagnols et de 18 vaisseaux français, sortait du port.

C'était là un majestueux, un saisissant spectacle. Les voiles enflées d'orgueil et d'espérance avançaient sur les eaux comme d'énormes bannières chevaleresques ; le noble pavillon aux armes et aux couleurs de la patrie se déployait à la brise, et les superbes vaisseaux qui le portaient en étaient fiers, comme d'un panache royal.

La mer étincelait aux vifs rayons du soleil ; un vent frais et léger caressait sa surface argentée, comme un enfant caresse sa mère : le ciel était si pur qu'en regardant sa sérénité on se prenait à oublier qu'il avait été, et qu'il pouvait être encore assombri par la tempête.

Pendant l'œil expriment des marins espagnols la prévoyait. Cette prévoyance leur venait-elle de leur science marine, ou d'un vague instinct et d'un pressentiment ? Je ne sais, mais toujours est-il que les habiles généraux Gravina, Alava, Cisneros, avaient dit à l'amiral Villeneuve : Vous voulez sortir ! prenez garde, la journée ne sera pas bonne.

Mais l'amiral français ayant encouru la disgrâce de Bonaparte, et sachant que le pouvoir allait lui échapper, voulut en employer les derniers instans à vaincre ou à périr.

Ce projet désespéré, qui coûta tant de sang et de larmes, eût été vraiment grand et noble, s'il eût été individuel... On sait la fin de l'amiral français. Respect profond, respect religieux à son infortune.

Villeneuve persista dans sa résolution, en dépit des amiraux espagnols, qui avaient la connaissance et l'expérience de leur climat. Voyant que leurs observations ne pouvaient détourner l'amiral français de son projet, Cisneros, Gravina et Alava lui dirent : Vous le voulez ! déployons nos voiles, et gagnons le large.

La mer était sillonnée par de mouvantes forteresses armées, et les flots, comme s'ils avaient reconnu dans ces majestueux vaisseaux leurs dominateurs et leurs maîtres, semblaient s'aplanir pour rendre leur marche plus facile. De tems en tems, un coup de canon interrompait le silence de cette imposante scène, de ce moment solennel qui préparait à l'histoire de bien sanglantes pages. Ces bouches d'airain, dans leur bruit qui allait diminuant à mesure que les vaisseaux s'éloignaient, disaient adieu ! adieu ! à la patrie, à la terre d'où l'on s'éloignait et à laquelle les partans confiaient les tombes de leurs pères et les berceaux de leurs enfans ; adieu ! à la patrie que tant de marins et de soldats que la flotte emportait ne devaient plus revoir ! Et à cette femme debout, silencieuse, immobile sur son balcon, cette grande voix du départ disait : ADIEU, MA MÈRE !

Mme. d'A....., veuve d'un des officiers de marine les plus distingués de l'Espagne, avait trois fils : tous les trois avaient voulu suivre la glorieuse carrière de leur père, et tous les trois étaient à bord des vaisseaux qui venaient de partir.... Aussi, comme les regards de la pauvre mère étaient attachés, étaient rivés sur ces grands bâtimens que la distance commençait à amoindrir aux yeux.

Déjà les nombreuses voiles de la flotte ne s'apercevaient plus que faiblement, et la pauvre mère regardait encore, et en voulait aux larmes qui venaient obscurcir sa vue. Pendant qu'elle regardait ainsi, elle priait, elle priait avec ferveur.

Le cœur tout entier attaché aux vaisseaux qui emportait ses fils, Mme. d'A..... ne voyait ni n'entendait la vieille bonne de ses enfans qui depuis longtems était accourue près d'elle....

« Chère maîtresse, disait Marie, est-ce donc la première fois que vous les voyez partir ? Et toutes les fois que vous les avez-vus s'éloigner de vous, Dieu et Notre-Dame-du-Carmel ne vous les ont-ils pas bientôt rendus ? Souvenez-vous de leur glorieux père ; la main du Seigneur ne l'a-t-elle pas toujours défendu dans les batailles ? et de ses absences ne rapportait-il pas toujours de l'honneur et de la renommée de plus ? Noble name, séchez vos larmes ; repoussez de votre ame un découragement qui vous conduirait à la tombe avant d'avoir revu vos trois fils.

Parlant ainsi, Marie se faisait violence, car elle aussi ressentait de vives inquiétudes, mais elle les cachait, elles les refoulait dans son cœur, elle ravalait ses larmes pour que sa tristesse n'ajoutât pas à celle de sa maîtresse.

A peine l'escadre était-elle avancée dans cette mer, qui l'avait attirée par son calme, comme une syrène attire par ses chants harmonieux, que les pressentimens des marins espagnols commençaient à se réaliser ; tout à coup, un vent violent s'éleva du sud-ouest, de grosses gouttes de pluie vinrent annoncer la tempête. Les vagues soudainement changèrent de teinte ; au lieu d'être bleues, comme tout à l'heure, elles devinrent grisâtres comme du plomb, et, accélérant leur mouvement, se mirent à blanchir, à moutonner à leurs crêtes : l'amiral Villeneuve ne pouvait plus espérer de beau tems, et cependant, au lieu de songer à rentrer au port, il commanda de raccourcir les

voiles et d'aller au devant du danger comme un aveugle poursuit sa route vers un précipice.

Lorsque la tempête se mit à rugir, lorsque sous les fenêtres mêmes de Mme. d'A..... les flots soulevés battaient avec furie les rochers sur lesquels était bâtie sa maison, la malheureuse mère tomba anéantie sur une chaise, les yeux secs, égarés, les membres tremblans, les lèvres décolorées, sans force et sans voix.

Marie la décida à se coucher et la mit au lit presque comme un enfant. L'infortunée, accablée de ses inquiétudes, privée de toutes forces, se laissa faire ; alors sa vieille et dévouée servante ferma les fenêtres, les persiennes, les contrevents, tira les rideaux, parla haut sans relâche, tâchant, par le bruit qu'elle faisait dans la chambre, de cacher le terrible bruit du dehors, celui de la tempête qui augmentait toujours.

Mme. d'A..... brisée, anéantie, resta plusieurs heures étendue comme une morte sur son lit ; dans tout son cœur, plus aucun mouvement, dans ses yeux ternes aucune vie ; ses lèvres seules remuaient pour répéter la prière de son cœur.

Marie, pendant l'immobilité et le silence de sa maîtresse, s'était agenouillée dans la chambre devant une statue de la *Vierge-des-Douleurs*, et là priait, presque avec un cœur de mère ; c'était elle qui avait élevé les trois fils de Mme. d'A..... ; le dernier surtout, le petit Manuel, était l'enfant de sa prédilection. Elève de marine, il en avait, il y a peu de semaines, revêtu pour la première fois l'uniforme, et le voilà maintenant avec ses frères, avec les vieux marins, exposé aux doubles dangers de la tempête et de la guerre.

Jusqu'à la nuit le silence de la nuit n'avait été troublé que par le mugissement des vagues qui semblaient demander une proie, et par le sifflement du vent qui ne s'affaiblissait par instant que pour recommencer avec plus de furie.... Tout à coup, madame d'A..... pousse un cri perçant, se précipite hors de son lit, et vient tomber mourante dans les bras de Marie, qui était restée à prier devant la Vierge.... Elle a entendu un coup de canon ! Son oreille de mère l'a distingué parmi tout le fracas de l'orage... ; le bruit meurtrier se répète... il se multiplie... ; maintenant ce ne sont plus des coups, isolés, ce sont de larges, de terribles bordées qui retentissent !... Oh ! il n'y a plus de moyen de douter, c'est la mort que les hommes s'envoient au milieu de la tempête ; c'est le terrible cri de leur fureur, plus fort que la voix de l'ouragan et que le mugissement de la mer. C'est le défi d'une folle audace à tous les périls réunis... Hélas ! c'est-à-dire un gémissement de détresse, le dernier soupir d'un mourant, un appel désespéré à la patrie, pour laquelle ils meurent.... Infortunés ! ne comptez pas sur le secours des hommes... n'en demandez qu'à Dieu.

Cette effroyable lutte dura six heures ; elle commença à la hauteur du cap de Trafalgar, à 12 lieues de Cadix ; et la bataille entière, toute acharnée, toute furieuse, entraînée par les courans, vint finir à huit lieues du port, d'où les flottes française et espagnole étaient sorties si belles et si puissantes !

Au commencement du combat, le contre-amiral Dumouriez s'éloigna, emmenant avec lui quatre vaisseaux, et passa près du bâtiment *le Neptune*, sans lui tendre une main secourable. Dumouriez marchait vers une fin moins glorieuse ; il fut fait prisonnier sur les côtes de France par sir Richard Strachan. *Le Neptune* était commandé par don Cayetano Valdès qui le défendit avec une valeur et une intrépidité dignes de cette admirable marine espagnole, qui déjà marchait vers sa décadence... Cette journée malheureuse accéléra sa ruine. Les Anglais, si avares de louanges envers tout ce qui n'est pas eux-mêmes, louèrent cette fois la bravoure espagnole.

Il ne resta de cette brillante escadre que onze vaisseaux espagnols et français ; deux furent conduits à Gibraltar par les Anglais, le reste périt, et ces superbes colosses de guerre eurent pour vaste et commune tombe l'abîme de l'Océan. Quelques-uns dématés, les flancs enfoncés, mutilés, à l'aide de quelques hommes restés à leur bord, se traînèrent péniblement jusque sur la côte de la patrie. Et là, les vagues toujours furieuses, les mirent en pièces en les poussant contre les rochers ; ils périrent comme le chien fidèle qui, ayant donné sa vie pour son maître, se trênc à ses pieds, les baise et expire !

Quelques jours après ce grand désastre du 21 octobre, la plage de Rota et de Santi-Petri, et celle de la baie de Cadix furent couvertes de morts ; le tems était beau, et cette mer, qui poussait au rivage tant de cadavres, était étincelante et bleue. Il y avait de la cruauté dans ce contraste. La mer jetait comme en souriant ses victimes à leurs frères, en leur disant : *Je n'en veux plus.*

On fut longtems à Cadix sans pouvoir manger de poisson, parce que depuis le combat il ne se nourrissait que de cadavres.

La malheureuse Espagne sacrifiée à la volonté, au désespoir d'un vaillant étranger, pleurait la journée désastreuse de Trafalgar, et l'Angleterre, toute victorieuse qu'elle était, pleurait aussi, car elle avait perdu le grand Nelson.

Tant qu'avait duré le combat, l'infortunée Mme. d'A....., dans une triple agonie, avait tressailli à chaque coup de canon. Ces bruits de bataille pendant toute la journée n'avaient laissé de consterner les pâles habitans de Cadix, qui, pour la plupart, avaient des fils ou des frères à bord de la flotte ; êtres chéris qu'ils ne pouvaient secourir, et pour lesquels ils n'avaient que des vœux stériles.

Vers le soir, le canon avait cessé, mais le silence accompagné du mugissement du vent, semblait un silence de mort... Quelle nuit pour la mère des trois jeunes marins ! nuit sans fin comme l'éternité, et pleine de tourmens comme l'enfer.

Enfin, les premiers rayons de ce jour aussi craint que désiré, vinrent éclairer le lugubre spectacle qui s'offrait au yeux des inconsolables habitants de Cadix. Vainement Marie voulut empêcher sa maîtresse d'aller regarder du haut de son balcon..... cruel tableau ! sur la côte opposée, gisaient les restes mutilés des bâtimens, que l'on y avait traînés à la remorque ; l'âme navrée de douleur, la noble Espagnole fixait ses yeux ardens sur ces masses maintenant informes, qu'elle avait vues la veille sortir du port avec toute leur guerrière parure, si coquettes, si confiantes et si belles ! Ce grand naufrage avait tout englouti, tout perdu, fors l'honneur.

L'effroi avait arrêté toutes consolations sur les lèvres de Marie devant de si grands malheurs. Elle resta muette... Mme. d'A... rentra, se cachant le visage dans ses mains ; tout son corps tremblait convulsivement, ses jambes défaillirent, elle chancela et tomba en s'écriant : Jé n'ai plus d'enfans, mon Dieu, prenez pitié de moi !

Dieu a entendu le cri déchirant d'une mère.

En ce moment des pas précipités retentissent dans les pièces qui conduisent à sa chambre, la porte s'ouvre... et son second fils est dans ses bras ! Alors les larmes se pressent dans ses yeux, elle ne peut parler, elle tient un de ses enfans, le serre sur son sein ; elle n'a pu encore parler, lorsque son fils aîné paraît aussi à ses yeux ; à cette seconde joie, elle se lève, l'embrasse et va se précipiter devant l'image de la Vierge, en s'écriant : "Fais, oh ! di-  
"vaine mère, fais que mon bonheur ne soit pas incomplet !" Priant ainsi, elle suffoquait de pleurs et de sanglots, et, dans ses sanglots et ses pleurs il y avait de la joie et de la douleur, du bonheur et de l'inquiétude. Ses enfans la relèvent, l'entourent de leurs bras et de leurs caresses.

Mais quelle félicité, quelque grande, quelque pure qu'elle soit, peut jamais faire oublier au cœur d'une mère l'enfant pour lequel elle tremble ?

— Et votre frère ? s'écrie-t-elle, où est mon petit Manuel ?

Les deux fils aînés gardent le silence. Embarqués sur différens bâtimens, ils ignoraient le sort de leur jeune frère.

— Ah ! vous ne me répondez pas, dit avec désespoir Mme. d'A... ; cet enfant, à peine entré dans la vie, a trouvé la mort à son premier pas. Ne me cachez rien, dites-moi la vérité, quelque affreuse qu'elle puisse être. Où est-il ? Où est mon cher Manuel ?

— Me voici ! répond une voix bien aimée. Et le dernier fils de Mme. d'A... est à ses pieds, couvrant ses mains de baisers et les arrosant de ses larmes, oubliant près de sa mère, de ses frères, et de la vieille Marie, les sanglantes horreurs qui viennent d'agiter sa jeune âme.

Alors les yeux de la mère ne pleurèrent plus ; subitement ils devinrent secs, on n'y voyait plus ni joie, ni tristesse, ni bonheur, ni souffrance. Son visage, qui tout à l'heure exprimait tant de sentimens divers, reste calme, impassible comme la face d'un mort. Ses yeux regardent ses trois fils retrouvés, sans les voir..., ses bras qui les pressaient, il n'y a qu'un instant, avec tant de tendresse sur son cœur, tombent nonchalamment à ses côtés ; cette physionomie de mère, si belle de sourires et de larmes, reste hébété et stupide....

— Ah ! mon Dieu, s'écrie l'aîné des trois fils ! Quelle imprudence a été la nôtre !

Regret tardif. Ce cœur si tendre n'avait pu contenir tant de joie.

Mme. d'A... avait perdu la raison.

Vicomte WALSH.

**LIBRAIRIE D'E. R. FABRE,**  
RUE SAINT-VINCENT,  
No. 6.

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

Montréal, 29 Novembre 1842.

E. R. FABRE.

**A VENDRE,**

À CE BUREAU ET CHEZ LES LIBRAIRES DE MONTRÉAL, DE QUÉBEC ET DES TROIS-RIVIÈRES,

**UN CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL,**  
Pour l'année 1843.

Ce CALENDRIER contient outre une liste complète du CLERGÉ CATHOLIQUE des DIOCÈSES de MONTRÉAL et de QUÉBEC, les ÉPOQUES ECCLESIASTIQUES notamment celles concernant le CANADA, l'ORDRE ou l'ORDRE des RUBRIQUES, la Liste et les Termes des Cours de JUSTICE, la Liste des principaux OFFICIERS du GOUVERNEMENT, des MEMBRES de la LÉGISLATURE, des MAGISTRATS, des COMMISSAIRES pour l'érection des Paroisses, des AVOCATS, des NOTAIRES etc., les BANQUES de MONTRÉAL avec leurs jours d'escompte, etc., etc.

Le CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

**LIVRES NOUVEAUX.**

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de  
**LIVRES DE RELIGION, DRIOIS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.**

AUSSI,

**IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.**

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse, de 12 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

**J. N. WALKER,**  
MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE  
**PRESSES,**  
RUE NOTRE-DAME,VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS,

INFORME respectueusement les MAÎTRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées, faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acquéreur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitans dans le pays, et en même tems se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'Imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement un usage à présent dans la Province.

JAMES STARKE,	J. E. MILLER,
JOHN LOVELL,	PETER GRANT,
LOUIS PERRAULT,	DONALD McDONALD,
JOHN C. BECKETT,	JOHN AIKMAN,
JOS. PERRAULT,	L. C. LANTHIER,
JOHN GIBSON,	H. PERKINS,
THOS. EVANS,	A. T. HOLLAND,
F. CINQ-MARS,	JOHN WILLIAMS,
LEWIS MCCOY,	L. DUVERNAY.

*Liste des prix même que ceux de New-York.*

Impérial No 5. . . . .	\$300
" No 4. . . . .	275
" No 2. . . . .	260
" No 1. . . . .	250
Super Royal. . . . .	240
Medium. . . . .	230
Foolscap. . . . .	130

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimeurs et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à

J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

**M. R. TRUDEAU,**

APOTHIKAIRE,

VIENT de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES POUR ÉGLISES, telles que CALICES, CIBOIRES, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSOIRS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de MESSIEURS DU CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES d'OR, d'ARGENT ET DE SOIE. Aussi TROIS LAMPES d'ÉGLISE.

Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

**CONDITIONS DE CE JOURNAL.**

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente,	7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE. DE L'ÉVÊCHÉ.  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,